

# *La lectio divina selon Gueric d'Igny*

L'année 2007 marque le 850<sup>e</sup> anniversaire de la mort du bienheureux Gueric d'Igny. Écolâtre, c'est-à-dire maître des écoles, du prestigieux chapitre cathédrale de Tournai (aujourd'hui en Belgique), devenu moine cistercien sous l'abbatit de saint Bernard à Clairvaux, Gueric «acheva sa course» et termina sa vie comme abbé d'Igny en Champagne. À ce titre, il nous a légué une collection de 54 sermons pour l'année liturgique dont la qualité littéraire a suscité l'admiration des meilleurs connaisseurs de la spiritualité monastique. Les sermons de Gueric lui furent attribués dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle et furent largement diffusés, car ils furent collationnés dans la plupart des manuscrits avec les œuvres de saint Bernard. Gueric y déploie son expérience spirituelle exprimée en une audacieuse invitation à «la formation du Christ en nous», à travers les fêtes de l'année liturgique et l'écoute de l'Écriture sainte. L'abbé d'Igny y invite ses frères à concevoir en leur cœur le Verbe divin comme une mère conçoit son enfant, le porte et l'enfante : Gueric dispense cet enseignement, en le dispersant à travers l'ensemble de sa collection, comme pour entraîner à sa suite «les amis de l'Époux» sur cette voie d'excellence et les rendre chaque jour plus avides du «lait pur de la Parole». Par sa fonction, contraint de prêcher, il transmet à ses frères par ce biais son expérience : sa rencontre avec le Verbe divin

incarné en Jésus, dans l'un des exercices spirituels prescrits par la Règle bénédictine, la *lectio divina*. « Lire et relire, mâcher et murmurer, ruminer et réciter, fixer dans l'intelligence et conserver dans le cœur la Parole, pour parvenir non à la discussion (scolastique), non aux sensations (*devotio moderna*), mais à la prière (*oratio*)<sup>1</sup> », voilà le cœur de la vie du moine, fruit d'une longue tradition patristique.

Cette antique coutume de la lecture biblique à la synagogue a été transmise par ses maîtres juifs à Origène et, par lui, cette conviction que le Logos, le Verbe éternel vit dans, et surgit de chaque lettre de l'Écriture sainte, est passée dans les monastères égyptiens puis à ceux d'Occident. Dans son *De afflictione et lectione*, Pierre de Celle, abbé bénédictin du XII<sup>e</sup> s., la considère comme l'air que respire le moine, sans elle, il étouffe et meurt : « Que dirais-je de la *lectio* ? Pour moi, une cellule sans étude de la Bible est un enfer sans consolation, un supplice sans soulagement, une prison sans lumière, un sépulcre sans respiration, une fosse grouillant de vers, une corde qui étrangle, une maison dépourvue d'évangile où, démon de la nuit et de midi, les flèches des pensées inutiles et nuisibles atteignent l'ermite désarmé autant que le jour et la nuit ont d'heures et de moments... L'étude de la Bible (la *lectio*) est pour l'âme une nourriture, une lumière, un luminaire, un refuge, une consolation et le condiment de toutes les saveurs spirituelles. Elle nourrit celui qui a faim, donne de la lumière à celui qui réside dans les ténèbres, offre du pain à celui qui réchappe au naufrage ou à la bataille. »

Tout au long de son existence, Gueric a recherché et désiré cette présence de Jésus, cachée dans la *lectio*, sous le voile et la lettre de

---

1. Enzo Bianchi, *Prier la Parole. Une introduction à la lectio divina*, Bégrolles-en-Mauges, Éd. Bellefontaine, 1983, p. 20.

l'Écriture. Encore écolâtre à Tournai, le voici, nous rapporte un témoin, déjà tendu vers ce but : intérioriser l'Écriture :

« Gueric, avant même sa conversion, avait entamé un genre de vie qui plaisait à Dieu... Sa petite maison (*capella*) jouxtait l'église, il y demeurait enfermé, occupé à de saints exercices et stimulé de saints désirs, continuellement en train de lire, ou d'écrire, ou de méditer, ou de prier...<sup>2</sup>. »

Ces quatre mots : lire, écrire, méditer, prier, traduisent la vie intérieure de Gueric et de façon prémonitoire son œuvre de prédicateur. N'est-ce pas ainsi que Guillaume de Saint-Thierry dépeint, dans la *Prima Vita Bernardi*, saint Bernard de Clairvaux, toujours lisant, méditant et priant, lui aussi. Le maître lisait et priait, Gueric, le disciple, en outre écrivait : la différence n'est pas le fruit du hasard. Ce qui pourrait passer pour un lieu commun de la littérature hagiographique n'en est pas un, ou pas entièrement. Pour Gueric comme pour saint Bernard, la lecture et la méditation de l'Écriture sont le fondement de la vie intérieure. Mais l'abbé d'Igny, sans doute en raison de sa formation et de son enseignement, choisit de livrer au parchemin ou à sa tablette de cire le fruit de sa méditation : comme son maître Bernard, en choisissant de suivre le Christ, il renonça à tout sauf à l'art de bien écrire. L'un des sermons de la collection du bienheureux Gueric traduit pudiquement, comme en filigrane, l'expérience de la *lectio divina*, faite, peut-être dans cette *capella* de Tournai, ou dans la solitude de Clairvaux, d'Igny. Il s'agit du *Premier sermon pour la Résurrection du Seigneur*<sup>3</sup>. L'entreprise n'est pas aisée : après un long carême fait de jeûne et d'ascèse, les moines sont fatigués ; harassés par les lectures

---

2. *Vita Hugonis Marchianensis*, dans : *Analecta Bollandiana* 111 (1993, fasc. 3-4), p. 342.

3. *Gueric d'Igny, Sermons, II*, Paris, Cerf, 1973, (Sources Chrétiennes 202) : pour éviter de trop nombreuses notes, nous renvoyons globalement aux pages 216-228.

exclusives de l’Ancien Testament tout au long de ces 40 jours, lassés peut-être par les veilles et les jeûnes, ils ont faim et soif de printemps, de vie nouvelle, de festin pascal et de Jésus tout à la fois ; l’abbé Guerric le pressent. Mais il doit accomplir encore cet exercice difficile : commenter pour ses frères le chapitre 45 de la Genèse, l’histoire de Jacob retrouvant son fils Joseph vendu par ses frères :

« Ils remontèrent donc d’Égypte et arrivèrent au pays de Canaan, chez leur père Jacob. Ils lui annoncèrent : "Joseph est encore vivant, c’est même lui qui gouverne tout le pays d’Égypte !" Mais son cœur resta inerte, car il ne les crut pas. Cependant, quand ils eurent répété toutes les paroles que Joseph leur avait dites, quand il vit les chariots que Joseph leur avait envoyés pour le prendre, alors l’esprit de Jacob, leur père se ranima. Et (Jacob) - Israël dit : "Cela suffit ! Joseph, mon fils, est encore vivant ! Que j’aie le voir avant que je ne meure". » (Genèse 45, 25-28)

En bon orateur – le XII<sup>e</sup> siècle est un siècle cicéronien –, Guerric pose des questions paraissant émaner de son auditoire et fait lui-même les réponses, car tous, lui comme ses frères, sont familiers des jeux de scènes liturgiques. Les moines semblent furieux :

« Vous me direz (mes frères, dit l’abbé), "Très bien ! mais quel rapport ? Joseph, et la joie de ce jour ? Joseph, et la Résurrection glorieuse ? On en est à Pâques et tu viens encore nous présenter des plats de Carême ? Notre âme a faim de l’Agneau pascal (...) C’est de Jésus et non de Joseph dont nous avons faim". »

L’abbé a perçu les récriminations silencieuses et le murmure des cœurs, il va guider pédagogiquement, presque tendrement, ses frères vers l’expérience de la rencontre qu’ils désirent, vers le Ressuscité. Le cheminement qu’il leur fait accomplir n’est rien d’autre que le pèlerinage intérieur qu’il a fait lui-même, dans ses heures de *lectio divina*. Tout au long de l’année, l’abbé exhorte ses

frères à une lecture attentive (*studiosa*), appliquée de l'Écriture, mais en ce jour, unique entre tous, de la fête de la Résurrection, il leur livre la clef de sa propre lecture : il y a bien un sens caché sous la lettre de l'Ancien Testament. À l'intérieur de ces textes, comme à l'intérieur d'une coque, il y a un œuf : l'Agneau pascal. L'image est ancienne et présente dans de nombreux écrits des Pères : pour trouver Jésus, il faut casser la coque de l'Ancien Testament ; il faut creuser la terre pour en ramener quelque objet de valeur à la surface. Or, les moines sont venus là, à Igny, précisément pour cela : chercher Dieu, trouver le Christ :

« Cassez la coque, et vous trouverez la nourriture. Cherchez en Joseph, et vous trouverez Jésus, l'Agneau pascal dont vous avez faim. On le mange avec d'autant plus de plaisir qu'il est caché plus profondément, qu'on le recherche avec plus de peine, qu'on le découvre plus difficilement. »

Guerric leur livre aussitôt la clef qui permet d'accéder au trésor, la clef de l'interprétation, et cette clef est Jésus lui-même : l'histoire de Joseph révèle le mystère de Pâques, mystère d'amour, à condition d'avoir Jésus lui-même pour l'interpréter :

« Jésus, qui aujourd'hui encore, en ressuscitant, parle avec les siens, sur la route, au sujet de la lettre qui tue, et leur ouvre les Écritures. »

La référence à l'évangile de Luc 24, 32, qui rapporte la rencontre de Jésus et de ses disciples en route vers Emmaüs, va de soi pour Guerric : Jésus lui-même, maître de l'Écriture, ouvre les sceaux et interprète : il se rend présent dans le mystère de Pâques ; lorsque les Évangiles sont lus ou chantés à l'église, lors des offices, l'Esprit du Christ, qui est en eux, ouvre aux auditeurs leur signification, s'ils y prêtent attention avec foi et amour (*cum fide ac pietate*). La lumière pénètre alors le cœur des auditeurs à travers les textes et les conduits à une rencontre personnelle avec Jésus :

« Mais vous me dites : quel rapport entre Joseph et Jésus ? »

Ce rapport est étroit, de coïncidence, unique. Mais qui peut expliciter ce rapport ? Sinon le maître de l'Écriture, le Verbe divin incarné : Jésus... Sur la route d'Emmaüs, le Christ ouvrait l'Écriture aux disciples en leur montrant tout ce qui était écrit de lui dans la Loi et les prophètes : or, parmi les patriarches et les prophètes, aucun n'a mieux anticipé la figure de Jésus que Joseph, dans sa vie, son histoire, ses paroles. Guerric met en parallèle étroit Joseph et Jésus, opérant une relecture typologique, christologique de l'Ancienne Alliance : plus beau qu'aucun de ses frères, sans reproche dans sa conduite, prudent, vendu par les siens, Joseph-Jésus les sauve de la mort, humilié en prison puis exalté sur son trône, il reçoit un nom nouveau et les païens l'appellent « le Sauveur du monde » (Genèse 45, 41) :

« Si nous en venons aux paroles (...) je pense qu'il y a moins lieu de les expliquer que de nous laisser porter par elles à la joie et l'admiration, tant la résurrection du Christ fut annoncée avec évidence par la Loi et les prophètes (Rom 3, 21) ! Ce récit de l'Ancien Testament annonce en effet de façon si précise les mystères de la Loi nouvelle, qu'en lisant cette prophétie on croirait presque entendre l'Évangile, les noms seuls étant changés. »

Guerric transpose et applique le texte de la Genèse aux apôtres, tels que nous les décrivent les évangiles au jour de Pâques. Jacob est pour lui le type, la figure des apôtres, le chef de ce chœur apostolique : ceux-ci sont de la race de Jacob, devenus Israël en passant du combat de la vie active au repos de la contemplation ; et ce Jacob, qui est-il ? Sinon, collectivement le chœur des moines d'Igny, qui ont cru perdre eux aussi « leur Joseph-Jésus » et sont inconsolables ; apprenant qu'il est vivant, ils croient avec peine et difficulté. Nous voilà au cœur du sujet. Guerric, tout en maintenant

le déroulement thématique Joseph-Jésus, Jacob-les apôtres, entre plus intensément dans le mystère pascal, en interpellant ses moines :  
« Mais quand Jacob vit tout ce que Joseph lui avait envoyé, son esprit revint à la vie et il dit : Cela me suffit si Joseph mon fils est vivant ! J'irai et le verrai avant de mourir. Ainsi en fut-il des apôtres, sur qui les paroles eurent peu d'effet, jusqu'à ce qu'ils reçurent les dons. Car Jésus lui-même, lorsqu'il se montra présent à eux, réussit à les convaincre moins en leur montrant son corps qu'en leur insufflant le don qu'il leur faisait (...) Vous le savez, vous, que Jésus vint aux Onze toutes portes closes, et se tint debout au milieu d'eux, troublés et apeurés, il pensait voir un esprit. Mais lorsqu'il souffla sur eux en disant : "Recevez l'Esprit Saint", lorsqu'il leur envoya le même Esprit, mais par un don nouveau, ces dons assurément furent pour eux les témoignages et les preuves indubitables de sa résurrection et de sa vie. »

Le sermon de Gueric propose un rapport typologique entre Jacob d'une part, et les apôtres de l'autre. Le premier entend parler de « son Joseph », commence à reprendre conscience, mais ne peut croire encore. Puis dans un deuxième temps, touchant presque du doigt la vérité, en entendant ces paroles, constatant les dons et cadeaux envoyés par leur Joseph-Jésus, ils laissent échapper un cri de joie et d'amour. Les apôtres, de même, plongés dans la torpeur et le désespoir, ne peuvent ajouter foi aux dires des femmes et des deux disciples. Pour Gueric, Jacob, ses fils, et Joseph, d'une part, les apôtres, les femmes et les disciples, et Jésus, d'autre part, occupaient la première place ; désormais les acteurs principaux de l'Évangile sont les auditeurs d'Igny, ses frères, qui revivent en ce jour le mystère de Pâques, la vérité de Jésus-Ressuscité annoncée en figure dans le récit de Jacob et de Joseph : « Vous le savez, vous... », mes frères, que Jésus vient à vous... Lorsque la fête de Pâques est célébrée, c'est la vérité de la Résurrection qui est vécue. Pour

Guerric, cette fête est une Pentecôte anticipée : Jésus donne son Esprit, le sceau des Écritures s'ouvre, l'unité des deux Testaments est révélée. Qui ne pourrait percevoir ici, sauf à ne l'avoir jamais vécue, la réalité secrète d'une *lectio divina* : la joie qui émane du sermon de l'abbé, l'actualisation de l'Écriture, la pudeur de ce « vous le savez, vous mes frères... ». Il y a, comme toujours dans la théologie monastique, une interaction permanente entre la Parole de Dieu, le mystère liturgique qui l'actualise et l'expérience spirituelle qui rend présente la réalité du mystère. Guerric vient de proposer alors la dernière phase de sa *lectio* : après la méditation de l'*histoire* de Joseph dont chaque détail a été ruminé, après l'écoute *affectueuse* des paroles de Jésus, voici les dons, les présents qu'il envoie. Pour les apôtres, comme pour les moines d'Igny, il ne suffisait pas de voir le Christ vivant ; il leur fallait encore goûter l'Esprit, qui donne la vie : « C'est pourquoi les apôtres, qui auparavant doutaient, même après avoir vu le corps du Christ vivant, lorsqu'ils eurent goûté l'Esprit qui donne la vie, "rendaient témoignage à la Résurrection avec force"... car il importe bien plus de concevoir Jésus dans son cœur que de le voir de ses yeux ou d'en entendre parler. » Concevoir Jésus en son cœur : voilà ce que Guerric voulait transmettre à ses frères. Concevoir Jésus de telle sorte qu'ils puissent être appelés « mères de Jésus », eux aussi...

Ainsi la *lectio divina* ne consiste pas seulement à recevoir et à jouir intérieurement de l'Écriture, elle n'est pas seulement – mais quel don déjà ! – une rencontre avec le Ressuscité attentif et aimant, plus encore, elle fait du moine en méditation une mère du Verbe divin, attentive à cette vie qui croît à l'intérieur d'elle, précieuse et silencieuse, féconde et vivifiante.

Le dernier sermon de la collection de Guerric d'Igny, *Pour exhorter à la psalmodie*, a paru à bien des commentateurs comme une étrangeté : il n'appartient pas au cycle liturgique et, à cet égard, puisqu'il

a été ajouté par l'abbé, est lourd de signification. Qu'y enseigne Gueric? Précisément la joie de la méditation des Écritures, une joie exultante, témoignage d'un abbé, ivre de cette *lectio* qui le transporte :

« Vous êtes, mes frères, si je ne me trompe, vous êtes ceux qui habitent dans des jardins (et non dans des sépulcres); vous méditez en effet jour et nuit la loi du Seigneur, et vous vous promenez à travers autant de jardins que vous lisez de livres; vous lisez autant de fruits que vous recueillez de sentences. Vous êtes bienheureux, vous pour qui tous les fruits, les anciens et les nouveaux, ont été gardés : je veux dire vous pour qui les paroles des prophètes comme celles des évangélistes et des apôtres ont été conservées. "Scrutez les Écritures". Vous ne vous trompez pas, en effet, en croyant posséder en elles la vie, vous qui n'y cherchez rien d'autre que le Christ... Vous donc qui vous promenez dans les jardins des Écritures, gardez-vous de les traverser d'un vol rapide et inactif; mais scrutez chaque chose, et comme les abeilles diligentes recueillent le miel des fleurs, recueillez l'esprit dans les mots <sup>4</sup>. »

Pour Gueric cette promenade au jardin des Écritures n'est que l'antichambre d'un pèlerinage plus suave encore : le ravissement en esprit, le repos contemplatif auprès du soleil méridien, auprès du Christ, mais cela est une autre histoire, une autre aventure...

Si l'abbé Gueric a souhaité clore son recueil avec ce sermon, comme par un point d'orgue, n'est-ce pas parce qu'il a placé au cœur de sa vie de moine cette lecture priée, cette *lectio* qui transfigure celui qui la pratique? Cet enseignement monastique et médiéval n'est pas une vieillerie à contempler au magasin des antiquités. Elle a nourri la réflexion d'un philosophe contemporain,

---

4. Gueric d'Igny, *Sermons*, II, *op. cit.* p. 519-521.

Paul Ricoeur, l'un des meilleurs herméneutes actuels de l'Écriture ; Ricoeur ne dit rien d'autre dans *Temps et récit* :

« La tâche de l'herméneute de la Bible est d'accompagner l'activité structurante qui part du plein de la vie, s'investit dans le texte (biblique) et grâce à la lecture privée et à la réception publique retourne à la vie. »

Voilà une définition contemporaine de la *lectio*... Pour Ricoeur, le sens du texte ne peut être donné pleinement que s'il est actualisé dans le vécu des lecteurs qui se l'approprient. C'est dans sa réception par des lecteurs que la capacité du texte de transfigurer l'expérience s'actualise. L'identité dynamique du texte est à l'intersection entre le monde du texte et le monde du lecteur, et c'est dans l'acte de lecture que cette expérience est actualisée.

Cependant, – et heureusement! – l'Écriture restera toujours un langage voilé, une découverte. Étienne Langton (1150-1228), maître parisien, élève de Pierre le Chantre et l'un des meilleurs représentants de l'École biblico-morale de la fin du XII<sup>e</sup> s., à qui l'on doit la division de la Bible en chapitres et versets, l'exprime magnifiquement dans un texte encore inédit, son commentaire des Proverbes : « La Gloire de Dieu est de cacher le Verbe, etc. Ceci est exprimé par une métaphore. Quand le père veut jouer avec son fils tout petit, il lui montre dans sa main quelque chose de beau, comme une fleur, et après, il referme sa main pour que l'enfant ne voit plus (la fleur). Mais l'enfant est inquiet, (souhaite ardemment) que le père ouvre la main, et c'est ainsi : le père se réjouit en fermant la main, l'enfant (lui se réjouit) quand elle s'ouvre à nouveau. » ■

Annie NOBLESSE-ROCHER  
Pasteur de l'Église luthérienne de France  
Professeur à la faculté de théologie protestante  
Université Marc Bloch - Strasbourg